

Tchéchènes en exil : un peuple sans visage

*Soultan Iachourkaev est né en 1942. Déporté à l'âge de deux ans, il grandit au Kazakhstan, tandis que plusieurs membres de sa famille, dont sa petite sœur et son petit frère, meurent en exil. Il rentre en Tchétchénie en 1957. Après ses études, il travaille comme juge d'instruction tout en écrivant des nouvelles. Il est l'un des premiers écrivains tchéchènes à consacrer des récits à la déportation, thème interdit jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, qui cependant n'autorise pas leur publication. Aujourd'hui, il est réfugié et vit dans un village de Flandre, où il se dit poète et paysan, se consacrant alternativement à l'écriture et à son potager. Il a publié en 2006, *Survivre en Tchétchénie*.*

Entretien avec Soultan Iachourkaev, écrivain tchéchène

Soultan Iachourkaev : En novembre 1999, je suis parvenu à quitter Grozny sous les bombardements. À la frontière avec l'Ingouchie, les militaires ont pris mes empreintes digitales. Lorsque je suis arrivé à Bruxelles, à la gare du Nord, j'ai été confronté à la question : « Qui suis-je ? » Je suis un Tchétchène sans visage en Belgique. Je suis une empreinte digitale, restée à ce check-point à la frontière ingouche. Cette question me taraude : « Qui suis-je et où dois-je aller ? »

La Revue nouvelle : Écrire ne confère-t-il pas une identité ?

S. I. : L'identité est comme la virginité : une fois perdue, on ne peut pas la retrouver. Aujourd'hui, il y a des Tchétchènes, mais il n'y a plus de peuple tchéchène. Désormais, je ne me prolonge plus dans mes enfants comme appartenant au peuple tchéchène. Leur futur est lié à celui de la Belgique. Le peuple n'existe plus, il a disparu, il est morcelé. Le roman de Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent* est traduit

en russe par *Emportés par le vent*, ce qui est une bonne image de la dispersion du peuple tchéchène, tragédie qu'aucun mot ne peut rendre. La tragédie est comme le Sphinx: elle se tait. Si Shakespeare avait vécu une seule de ses tragédies, il n'aurait pas pu les écrire. Aucun dramaturge ne mettra jamais en scène notre tragédie parce que personne ne veut se sentir coupable. La tragédie de ce peuple porte en elle une aliénation trop lourde.

RN: Quels sont vos liens avec la communauté tchéchène en Belgique ?

S. I.: Je suis président du conseil de la diaspora tchéchène, dont l'action est essentiellement culturelle. Nous essayons de transmettre aux jeunes l'histoire, les valeurs de notre peuple. Je leur demande de s'intégrer en Belgique pour qu'ils puissent garder leur humanité et retourner au pays avec les valeurs civilisées de l'Europe, car les Tchéchènes sont et ont toujours été un peuple européen, même s'ils sont musulmans. Je plaide pour que les Tchéchènes de Belgique et ceux restés au pays ne se divisent pas. Mais c'est difficile: s'ils retournent en Tchétchénie, on les traitera de « Belges ». Or les divisions sont souvent fabriquées artificiellement, et il faut toujours se demander à qui profite le crime, lorsqu'on dresse les religions les unes contre les autres. L'opposition entre christianisme et islam est artificielle, mais il y

a toujours un larron pour tirer les marrons du feu.

RN: Avez-vous des contacts avec les auteurs belges ?

S. I.: Ici en Flandre, je me sens comme en prison à cause de mon néerlandais « de survie »; mes enfants sont scolarisés dans une école flamande et ils ne parlent déjà plus correctement le tchéchène. Mais un écrivain qui passe son temps à voyager est comme un « pèlerin »; ses déplacements l'empêchent de se consacrer à son travail.

RN: Quelle est votre langue d'écriture ?

S. I.: Lorsque j'écris des essais, j'écris en russe pour être compris du plus grand nombre. Pour le moment, j'écris surtout des poèmes dans ma langue, le tchéchène. Un poète doit vivre au milieu des siens, qui peuvent comprendre ses œuvres, car la poésie est intraduisible.

RN: Quels contacts avez-vous maintenus avec les écrivains tchéchènes ?

S. I.: De manière générale, le rôle des intellectuels est d'être les dépositaires de la pensée, de l'âme du peuple. Les grands intellectuels français comme Sartre et Camus avaient une réelle influence sur leur société. Notre malheur est que nos intellectuels n'ont pas réussi à trouver une place dans les processus politiques et sociaux, dont les conséquences sont tragiques. La majorité d'entre eux se réfugient

dans un passé qu'ils idéalisent, leurs héros sont « figés » dans une idéalisation ethnographique, alors que la vie bouge et avance. C'est comme si Camus avait réécrit *La chanson de Roland*.

Nos écrivains n'essaient pas de comprendre le sens de ce qui nous arrive collectivement, ce qui provoque des fractures dans la société, que ce soit entre ceux qui vivent dans le passé et les autres, ou entre les « prorus-ses » et les indépendantistes. Les dirigeants russes sont certes coupables, mais le peuple tchéchène l'est également. L'intelligentsia doit s'interroger sur ce qui se passe dans le monde, au lieu d'écrire sur le passé sans faire de lien avec ce qui se passe aujourd'hui. Elle a le devoir moral d'éclairer le peuple, d'expliquer le monde dans lequel il vit.

En 1973, l'écrivain tchéchène Abouzar Aïdamirov a écrit *Les longues nuits*, un roman situé sur fond de la grande guerre du Caucase au XIX^e siècle et de la révolte contre l'Armée tsariste. Ce fut un phénomène extraordinaire: de nombreuses personnes, qui ne savaient pas lire le tchéchène (conséquence de la russification), se sont mises à lire ce roman, alors qu'à l'époque soviétique, les livres en tchéchène prenaient la poussière sur les rayons des librairies. En Europe, la société civile refuse de se laisser aliéner et assujettir; en Tchétchénie, il n'y a pas de société civile.

RN: *L'occupation de la Tchétchénie commence en 1818 lorsque le général Ermolov, pour assurer l'assise militaire de l'Empire russe dans le Caucase du Nord, édifie quelques forteresses, dont Grozny...*

S. I.: Le peuple tchéchène a toujours résisté à toutes les invasions, cela fait partie de son histoire. Il est aujourd'hui asservi par la Russie conquérante qui prétend apporter la civilisation à un peuple de barbares. En réalité, la Russie tsariste traitait ses serfs comme des chiens, alors que la Tchétchénie n'a jamais connu le servage; son organisation sociale était fondamentalement différente, elle reposait sur une forme d'autogestion. Les Tchétchènes se sont toujours considérés comme égaux aux autres peuples, indépendamment de leur taille, même si on ne leur doit ni grandes inventions ni découvertes importantes.

Lorsque la Russie tsariste a envahi la Tchétchénie, le conquérant a essayé d'absorber la société. Résultat, la psychologie du peuple entier a été brisée. La période soviétique a prolongé cette brisure. Ces fractures, qui ont abouti à la perte de l'identité, ont été une tragédie.

RN: *La communauté internationale et l'Union européenne se sont montrées particulièrement timorées face aux deux guerres, celle de 1994-1996 et celle qui a repris en 1999.*

S. I.: Les Tchétchènes sont naïfs: chaque fois qu'ils voient débarquer un journaliste étranger, ils pensent que les images vont suffire à mobiliser la communauté internationale, l'ONU. La Russie est une puissance nucléaire, et cela suffit à freiner toute velléité de la communauté internationale sur la question tchéchène.

RN: *En 1944, sous le prétexte que les Tchétchènes auraient collaboré avec les nazis, ils furent déportés au Kazakhstan.*

S. I.: Pendant les deux guerres mondiales, nombreux ont été les Tchétchènes qui se sont engagés aux côtés de l'armée impériale puis soviétique. Le pouvoir avait promis que jamais leurs faits d'armes ne seraient oubliés. Cela n'a pas été le cas: ainsi, la Seconde Guerre mondiale achevée, les vétérans n'ont eu aucune reconnaissance de la part du pouvoir soviétique, ce que décrit la nouvelle « La balle à retardement »,

publiée dans le recueil *Nouvelles de Tchétchénie*, par Machar Aïdamirova, qui est la fille d'Abouzar Aïdamirov. Certains ont été déportés, alors que tous les héros soviétiques étaient en principe honorés. Des dizaines de milliers de Tchétchènes sont morts en déportation. Voilà ce qui a fait le terreau de ce qui s'est passé par la suite, et dans un tel contexte, il est facile de transformer un peuple en foule. Par contre, lorsqu'un Tchétchène accomplit un exploit, sportif par exemple, la Russie s'en enorgueillit et le présente comme russe.

RN: *Qu'avez-vous, aujourd'hui, en chantier?*

S. I.: Je prépare la suite de mon livre *Survivre en Tchétchénie*, le journal que j'ai écrit en 1995, sous les bombes, à Grozny. J'avais mis ma famille à l'abri dans un village éloigné et je suis resté seul dans ma maison avec le bétail. Une fois sorti de Grozny, je suis allé à Moscou où j'ai lancé des appels contre la guerre, de concert avec l'intelligentsia russe à l'époque; j'ai même fait la grève de la faim. Quand je n'ai plus eu nulle part où aller, je me suis retrouvé en Belgique. ■

Propos recueillis par Aude Merlin et Joëlle Kwaschin

Soultan Iachourkaev a publié *Survivre en Tchétchénie* (éditions Gallimard, 2006). On peut également lire deux de ses nouvelles dans *Des nouvelles de Tchétchénie*, recueil de textes réunis et traduits par le Comité Tchétchénie (éditions Paris-Méditerranée, préfaces de A. Babitski et de J. Goytisoló, 2005).

Mon crayon rouge est fatigué
Nerf d'écriture, de sang éraflé

Qu'il est aisé pour toi de vivre en étant fort,
Toi qui n'as pas de cœur !

Tu peux ne pas chanter
Le chant funéraire

Tu peux ne pas entendre
Les voix de ceux qu'elle a emportés avec elle !

Tu peux ne pas passer
Tes nuits à implorer Dieu pour qu'il les rende

Tu peux ne pas remuer la cendre
Pour retrouver leurs os !

Qu'il est aisé pour toi de survivre
À ce que tu n'as pas vécu
Celui qui l'a vécu ne peut s'en libérer.

Qu'il est aisé pour toi de rire
Quand tu n'as nulle raison de pleurer

Qu'il est aisé pour toi de vivre aujourd'hui
Toi l'homme sans cœur !

Traduit du tchéchène par Soultan Iachourkaev, Nika Magomayeva et Aude Merlin.